

En réalité la vieille école nationale et romaine ne compte qu'un représentant parmi les poètes récitatifs de l'époque : mais celui-là vaut plus que la peine qu'on le nomme, et son œuvre est l'une des plus importantes de toute la littérature latine. Je veux parler du poème « *de la nature* [*de rerum natura*] ». Son auteur, *Titus Lucretius Carus* (655-699) appartenait aux cercles choisis de la société de Rome : mais soit disposition malade, soit répugnance, il se tint à l'écart de la vie publique, et mourut dans la force de l'âge (à 44 ans), peu avant l'explosion de la guerre civile. Dans son vers il demeure fidèle à l'école d'Ennius et à l'école grecque classique. Il se détourne avec mépris « de l'hellénisme creux » de son temps, et se confesse de toute son âme et de tout son cœur le disciple des « Grecs austères », à ce point que le pieux et sérieux accent de Thucydide a trouvé un digne écho jusque dans l'un des plus célèbres épisodes du poème romain ¹. Ennius a puisé la sagesse chez Epicharme

Lucrèce.

99-55 av. J.-C.

*Pleni ruris et infacietiarum
Annales Volusi, cacata charta.*

« Annales de Volusius, sale papier pour le cabinet, à vous de payer » pour le vœu de ma belle. Elle l'a promis à Vénus sainte et à Cupidon! Si je lui suis rendu, si je cesse de lancer mes iambes » ardents, elle va livrer au Dieu boîteux du feu les écrits les plus » choisis du plus mauvais des poètes, elle les brûlera au bûcher de » malheur! . . . Mais c'est vous qu'il faut jeter au feu, » Annales de Volusius, pleines de rustiques balourdises, sale papier » pour le cabinet! »

(Cat. 36).

51. Du Volusius à qui s'adresse l'épigramme on ne sait rien. Il est question dans les lettres de Cic. d'un *Cnæus*, ailleurs d'un *Quintus Volusius* qui l'aurait accompagné en Cilicie (703, *ad Att.* 5, 21. — *Ad fam.* 5, 10, et 5, 20), et aurait enseigné l'éloquence. — D'autres critiques croyaient qu'il y a faute dans le texte catullien, et qu'il s'agit ici de *Tanulius Geminus*, nommé par Suétone (*Cæs.* 9), et auteur d'une *historia*, Sénèque dit aussi combien elle est lourde et de quel nom on l'appelle (*Tomusii scis quam ponderosi sint et quid vocentur* (ep. 93). N'a-t-il pas en souvenir la *cacata charta* de Catulle?)

¹ [M. Mommsen fait allusion à l'épisode de la peste d'Athènes

et Evhémère ¹, Lucrèce emprunte les formes de son exposition philosophique à Empédocle, « cette perle glorieuse de l'île féconde de Sicile ², » et pour le fond, s'en va recueillant et mettant ensemble « les paroles d'or des volumes » d'Epicure, dont l'éclat rejette les autres sages dans » l'ombre, autant que le soleil obscurcit les étoiles ³. » Comme Ennius, Lucrèce n'a que dégoût pour l'érudition mythologique dont s'affuble la poésie alexandrine : il ne demande rien à son lecteur que la connaissance des légendes les plus couramment acceptées ⁴. En dépit du purisme nouveau, qui exclut les mots exotiques, notre poète, à l'instar d'Ennius, délaisse l'expression latine, quand elle est plate ou obscure, pour le terme grec à sens précis. Dans le tissu de son mètre nous rencontrons souvent l'antique allittération : il n'aime l'enjambement ni du vers ni de la phrase, et son rythme obéit à l'ancienne forme oratoire ou poétique. Plus mélodieux qu'Ennius, ses hexamètres ne se déroulent point, à l'instar de ceux de la nouvelle école, qui vont fuyant et bondissant comme

(Thucid. liv. 2, 47 et s.). Lucrèce a magnifiquement repris et imité l'énergique tableau du maître grec (*de nat. rer.* 6 1136 et s.).

¹ [IV, pp. 165, 166, 246.]

² [*De nat. rer.* 1, 717 et s. — Il faut lire tout le magnifique passage terminé par ces vers :

*Rebus opima bonis, multa munito virum vi,
Nil tamen hoc habuisse viro præclarius in se
Nec sanctum magis, et mirum carumque videtur.]*

³ *Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol.*

(3, 1056.)

⁴ Sauf pourtant, il semble, quelques exceptions. Ainsi il parlera du *pays de l'encens*, la *Panchée* (2, 417). Mais ces exceptions s'expliquent : déjà l'on trouvait ces mêmes indications dans le roman-voyage d'Evhémère, d'où elles ont pu passer dans les vers d'Ennius, et en tous cas dans les prophéties de Lucius Manlius (VI. p. 102. Plin. *hist. n.* 10, 2, 4). Elles n'étaient donc point nouvelles pour le public de Lucrèce.

l'onde murmurante du ruisseau : ils marchent lents et puissants, semblables à un fleuve d'or liquide. Au point de vue philosophique et matériel, c'est encore à Ennius que Lucrèce se rattache, Ennius, le seul maître qu'il célèbre dans ses chants. La profession de foi du poète de Rudies (IV, p. 244) est aussi tout son catéchisme religieux : « Pour moi, je l'ai dit et le dirai toujours, il y a des » Dieux au ciel : mais je tiens qu'ils n'ont nul souci du » genre humain ! » — C'est donc à bon droit qu'il s'annonce comme confirmant dans ses vers :

« Les chants de notre Ennius, qui le premier rapporta » du riant Hélicon la couronne à l'éternel feuillage, qui » lui fait une brillante auréole parmi les peuples de » l'Italie ! ¹ »

Une fois encore, et pour la dernière fois, éclatent dans cette poésie étrange l'orgueil et la gravité des maîtres du VI^e siècle : comme s'il se retrouvait face à face avec le Carthaginois terrible, avec les grands Scipions, le poète en de telles visions, semble transporté vivant en ces temps anciens, bien plutôt qu'il ne vit à son époque abâtardie ². Le chant « qui s'épanche gracieux de sa riche fantaisie, » auprès des vers des autres poètes, résonne aussi à son oreille comme « le fugitif chant du cygne à côté du cri des grues. » Lui aussi en écoutant les mélodies qu'il invente, il sent son cœur se gonfler d'un espoir de gloire. Comme Ennius enfin, qui promettait l'immortalité à ceux « à qui il versait les vers enflammés coulant de sa poi-

¹ *Ennius ut noster cecinit, qui primus amæno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam,
Per gentes Italas hominum quæ clara clueret.*

(*De nat. r.* I. 57 et s.; et II. 118 et s.)

² Quoi de plus naïf, en effet, que ces peintures guerrières, de flottes brisées par les tempêtes, d'éléphants furieux écrasant leurs propres soldats, toutes images évidemment empruntées aux guerres puniques ? Lucrèce y parle comme s'il en était le témoin oculaire. — Cf. 2, 41; et 5, 1226, 1303, 1339.

» trine (IV, p. 243), » il défend qu'on pleure sur la tombe du poète immortel !

Par un phénomène étrange, ce rare génie, dont la veine poétique remonte aux sources primitives, et qui rejette dans l'ombre tous ou presque tous ses devanciers, le sort le fait naître en un siècle où il sera comme perdu et étranger ¹ : de là sa prodigieuse méprise dans le choix de son sujet. Il se fait l'adepte d'Epicure, qui transforme le monde en un vaste tourbillon d'atomes, qui tente d'expliquer par la causalité purement mécanique et le commencement et la fin des choses, ainsi que les problèmes de la nature et de la vie, système bien moins fou, d'ailleurs, que le syncrétisme historique et mythique essayé par Evhémère et ensuite par Ennius, système grossier et glacé, après tout. Mais vouloir mettre en vers de telles spéculations cosmiques, c'était prodiguer au plus ingrat des sujets et l'art, et l'inspiration douée de vie. Pour qui le lit en philosophe d'ailleurs, le poème didactique de Lucrèce ne touche pas aux points les plus délicats du système; on y constate à regret l'exposé trop superficiel des controverses, la distribution défectueuse des matières, les répétitions; et quant à ceux qui n'y cherchent que la poésie, ils se fatiguent vite de ces dissertations mathématiques condamnées au mètre du vers, et rendant vraiment illisible une bonne partie du livre. Pourtant en dépit de ces énormes vices, sous lesquels eût inévitablement succombé un écrivain ordinaire, Lucrèce peut à bon droit se vanter d'avoir conquis, dans cette Arabie Pétrée de la poésie une palme que les muses n'avaient encore

¹ [Chose singulière, Cicéron ne parle de lui qu'en termes froids : Ovide ne lui paye qu'un tribut vague, et Quintilien ne le comprend pas. *Cic. ad Quint. frat.* 2. 11. « *Lucretii poemata... non multis luminibus ingenii, multæ tamen artis.* — *Ovid. de art. am.* 1. 15. 23. — *Quinti.* 10, 1, 87. — Mais Virgile et Horace l'ont souvent pratiqué. *Gell.* 1. 21.]

donnée à nul autre avant lui ¹. Et qu'on ne dise point qu'il la doit seulement à quelques comparaisons heureuses, à quelques descriptions puissantes, et jetées ça et là dans son œuvre, des grands phénomènes physiques et des passions humaines ! Non, l'originalité de ses vues sur les choses de la vie ou de l'idéal tient au fond à son *incroyance* même : c'est en ne croyant pas qu'il marche et peut marcher de son pas victorieux, la vérité en main, armé de toutes les forces vivantes de la poésie, contre la fausse dévotion et les superstitions maîtresses de la société romaine.

Du hideux fanatisme esclaves consternés
Les mortels dans ses fers gémissaient prosternés :
La tête de ce monstre, aux plaines du tonnerre,
Horrible, d'un regard épouvantait la terre.
Noble enfant de la Grèce, un sage audacieux
Le premier vers le ciel osa lever les yeux.
Le péril l'enhardit : en vain la foudre gronde :
Il brise, impatient, les barrières du monde :
Aux champs de l'infini, par l'obstacle irrité
Son génie a d'un vol franchi l'immensité ²!

¹ [De rer. nat. 1, 521 et s.]

² Quelle distance entre le vers latin s'étalant dans sa grandiose harmonie et l'éclat de ses couleurs, et la pâle imitation de M. de Pongerville. *Tradutore, traditore!*

*Humana ante oculos foede cum vita jaceret
In terris, oppressa gravi sub Religione,
Quæ caput a cæli regionibus ostendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans,
Primus Graius homo mortales tollere contra
Est oculos osus, primusque obsistere contra.
Quem nec fama Deum, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cælum; sed eo magis acrem
Virtutem invitat animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.
Ergo vivida vis animi pervicit, et extra
Processit longe flammantia mœnia mundi
Atque omne immensum peragravit mente animoque.*

Lucrèce nomme nettement la religion, les dieux, le ciel contre qui se dresse son philosophe (de nat. rer. 1, 63)]

Ainsi le poète veut jeter à bas les Dieux, comme Brutus avait fait les rois. Il veut « briser l'étroite prison qui se ferme sur la nature; » mais ce n'est point contre le trône depuis longtemps renversé de Jupiter qu'il lance la flamme de ses vers : de même qu'Ennius, il s'attaque en réalité à ces Dieux venus de l'étranger, à la superstition des foules, et par exemple, au culte de la *Magna Mater* ¹, aux auspices niais de l'Etrurie qui lisent dans l'éclair et le tonnerre ! Lucrèce n'a qu'horreur et dégoût pour ce monde effroyable dans lequel il vit, pour lequel il écrit : là est son inspiration. Il composa son poème en ces temps de désespoir, où l'oligarchie était précipitée du pouvoir, où César n'avait point encore conquis le trône, en ces heures lentes et grosses d'orages, où l'attente de la guerre civile obsédait les esprits. Certaines inégalités, certains troubles dans l'exécution, trahissent sans doute les inquiétudes d'un homme qui croit à toute minute voir fondre sur lui-même et sur son œuvre les tumultes et les écroulements d'une révolution : qu'on n'oublie pas pourtant, à le voir envisager ainsi et les hommes et les choses, quelles choses et quels hommes il avait devant lui ! Dans la Grèce, avant le siècle d'Alexandre, c'était une maxime partout reçue, sincèrement confessée par les meilleurs, qu'il y a bonheur suprême à n'être point né, et qu'après celui-là, le mieux est de mourir. De même, au siècle en tant de points semblable de César, les notions morales sur la nature du monde conduisaient facilement les âmes tendres et poétiques à cette opinion, relativement plus noble et plus anoblissante peut-être, qu'il y a bienfait pour l'homme à être débarrassé de la foi en l'immortalité de l'âme, et en même temps de la crainte de la mort et des Dieux, crainte mauvaise, sournoisement envahissante, pareille à la peur dont l'enfant est saisi dans un lieu obscur; que comme le sommeil de la nuit est plus réparateur que

¹ [De nat. rer. 2. 598 et s.]

la fatigue du jour, la mort, elle aussi, ce repos éternel exempt d'espoir et de sollicitude, vaut bien mieux que la vie. Les Dieux du poète eux-mêmes ne sont rien, et ne jouissent que de l'éternel et bienheureux repos. Point de peines de l'enfer qui châtient l'homme au-delà de la vie : les peines sont faites pour les vivants ; elles sont filles de ces passions qui font battre notre cœur sans relâche et sans frein. Donc la fin de l'homme est d'établir son âme en équilibre et dans le calme, de ne point estimer la pourpre plus qu'un chaud et commun vêtement, de rester dans la foule des obéissants, plutôt que de se jeter dans la mêlée des candidats au pouvoir ; de rester étendu près du ruisseau, plutôt que d'aller sous les lambris dorés du riche, s'asseoir en convive à des tables chargées de mets sans nombre. Dans ces doctrines de philosophie pratique, nous retrouvons l'idée, canevas exact du poème de Lucrèce : parfois cachée sous les décombres de ses démonstrations physiques, elle n'en est point étouffée. Elle est le fondement de tout ce qu'il contient de sagesse et de vérité. Et quant à Lucrèce lui-même, qui, tout rempli de vénération pour ses grands devanciers, apporta à la prédication de sa doctrine un zèle inoui dans son siècle, et fortifia ses leçons du charme de la muse, on peut dire de lui qu'il fut tout à la fois un bon citoyen et un grand poète. Quelque juste blâme que suscite le poème de *la Nature*, il le faut ranger parmi les plus brillantes étoiles dans le ciel pauvrement constellé, d'ailleurs, de la littérature romaine : aussi le plus grand des maîtres de la langue allemande le choisit-il un jour pour son dernier et parfait travail : il se donna mission de rendre des lecteurs à Lucrèce ¹.

* [Nous n'ajouterons rien aux pages brillantes qui précèdent : Rappelons seulement que Lucrèce, né à Rome vers 659, se serait suicidé, à 43 ans, en 703, le jour même où Virgile prenait la robe prétexte. Saint Jérôme (*in Euseb. Chronic. ann.* 1918) prétend qu'il était devenu fou, ayant pris un philtre d'amour ; que dans les intervalles lucides, il aurait écrit plusieurs des livres de son poème ;

Quoiqu'il eût reçu de ses contemporains éclairés le juste tribut d'admiration du à son génie et à son talent de poète, Lucrèce, rejeton posthume d'une autre école, demeura un maître sans disciples. Au contraire, la poésie grecque à la mode se recruta de nombreux élèves qui s'essayèrent à l'envi à rivaliser avec les têtes de colonne de l'armée des Alexandrins. Les mieux doués parmi ceux-ci, et ils avaient en cela fait preuve de tact, s'étaient gardés de toucher aux grandes œuvres, aux genres purs de la haute poésie, drame, épopée, ode : leurs productions les plus heureuses, comme aussi chez les néo-Latins, se bornaient à des travaux « de courte haleine », et de préférence, aux genres mixtes placés sur les frontières de l'art, sur celle si large entre autres qui sépare le récit et le poème lyrique. Les poésies didactiques ne se comptaient plus. Mais les compositions favorites étaient les petites *héroides amoureuses*, et plus particulièrement l'*élégie érotique* et érudite, ce fruit de l'été de la Saint-Martin de la poésie grecque. Ne fréquentant que les sources philologiques pour toute Hippocrène, l'auteur y raconte d'ordinaire ses aventures et ses peines de cœur, entremêlées plus ou moins de digressions, de bribes épiques recueillies *ad libitum* dans les cycles grecs légendaires. Alors aussi on agençait force *chants de fêtes* artistement et assidument travaillés. Enfin, et à défaut de sentiment poétique libre, les Alexandrins cultivaient par dessus tout les *vers de circonstance* et l'*épigramme*, où ils se sont d'ailleurs montrés excellents. Quant à l'aridité du sujet, quant au manque de fraîcheur dans la langue et le rythme, cette irremédiable plaie des littératures sans racines populaires, on les dissimulait tant bien que mal sous l'alambic du thème,

que Cicéron les aurait ensuite corrigés. Mais c'est là un pur roman.

Si Goethe, chez les Allemands, a voulu traduire Lucrèce, rappelons que chez nous Voltaire et Diderot le tinrent en haute estime, et que surtout Molière l'a imité dans une tirade fameuse du *Misanthrope*.]

Poésie grecque
à la mode.

sous la recherche du tour, sous les mots curieux et rares, sous la versification la plus subtile, et enfin sous l'appareil complet de l'érudition de l'antiquaire ou du philologue, unie à l'extrême habileté de main.

54 av. J. C.

Telle était l'évangile littéraire que les maîtres prêchaient à la jeunesse romaine ; et la jeunesse d'accourir en foule pour entendre, et s'essayer à son tour : dès l'an 700, les poèmes amoureux d'Euphorion (*supra*, p. 203), et toute la Pléiade des Alexandrins ses pareils, faisaient la lecture habituelle et l'habituel arsenal des pièces à déclamation à l'usage des adolescents d'éducation raffinée¹. La révolution littéraire était faite : mais, sauf une ou deux exceptions, elle ne donna que des fruits forcés en serre chaude, dénués de maturité ou de saveur. Les « poètes de la mode nouvelle » étaient légion : mais la poésie, où la trouver ? Comme toujours, quand il y a presse sur les avenues du Parnasse, Apollon éconduisait son monde sans forme de procès. Parmi les longs poèmes, jamais rien qui vaille : chez les petits, c'est rareté. Vrai fléau de ce siècle littéraire, la poésie courante se débite partout, en toute occasion ; et bientôt on semble se moquer, à s'envoyer entre amis, à titre de cadeau de fête, tel paquet de mauvais vers, tout frais achetés chez le libraire, et dont la reliure galante et le papier glacé trahissent à trois pas la provenance et la valeur. De public réel, de ce public qui fait cortège à la littérature nationale, oncques n'en eurent les Alexandrins ni de Grèce, ni de Rome : toute

¹ « Vraiment », dit Cicéron (*Tuscul.* 3, 19) à propos d'Ennius, « nos *recitateurs* à la mode des vers d'Euphorion tiennent en mépris le grand poète ! » — Et ailleurs, dans une lettre à Atticus (7, 2). « Je suis heureusement arrivé : le vent qui vient d'Onchesme [port de *Chaonie*, en Epire, en face de la pointe N. de Corcyre], nous a été on ne peut plus favorable, et nous a poussés d'Epire ici (*ita belle nobis flavit lenissimus Onchesmites*). Mais n'ai-je pas commis là un *spondiatique* ? Vends-le comme tien à qui tu voudras parmi nos jeunes gens (*Hunc σπονδειάζοντα si cui voles τῶν νεωτέρων pro tuo vendito*) ! »

leur œuvre n'est que poésie de coterie, ou plutôt que poésie d'un certain nombre de coteries dont les membres se tiennent, mettent à mal tout intru, lisent et critiquent pour eux seuls le poème nouveau, saluent à leur manière et en vers, vrais Alexandrins qu'ils sont, telle ou telle production plus ou moins heureuse, et forts de leur camaraderie louangeuse lui dispensent une gloire fausse et éphémère. Professeur renommé de littérature latine, adepte fécond lui-même de la poétique nouvelle, *Valerius Caton* semble avoir alors exercé une sorte de patronat d'école sur les plus notables membres de ces cercles : il aurait été constitué le juge suprême du mérite relatif des poésies du jour¹. Apres des modèles grecs, tous ces versificateurs romains se comportent en imitateurs, souvent même en élèves serviles, et leurs compositions pour la plupart n'ont guère été, ce semble, que les fruits verts ou avortés d'une poésie d'écoliers bégayant encore ou qui de longtemps n'auront point le congé du maître. Toutefois, si dans la grammaire et le mètre, ils se serraient, plus étroitement que les anciens nationaux, contre la robe de leurs précurseurs dans la Grèce, on ne peut nier qu'en cela faisant, ils n'aient manifesté à un plus haut degré l'esprit de suite et la correction dans la langue et dans le rythme, mais ils payèrent ce progrès au prix de la souplesse et de l'ampleur de l'ancien idiôme. Pour le fond et sous l'in-

¹ [*Valerius Cato*, affranchi gaulois, fut à la fois grammairien et poète. Il enseigna les lettres à Rome. (Suet. *Illust. gramm.* 11). Il avait une vogue énorme, et était surnommé la *Syrène latine*.

« *Qui solus legit ac facit poetas ?* »

Il mourut vieux et pauvre, étant tombé en déconfiture, et ayant fait à ses créanciers l'abandon de sa villa de Tusculum. — On connaît de lui les titres d'un poème ou deux en vers épiques : la *Lydia* et la *Diana*. Au temps des troubles de Sylla, ayant été expulsé d'un domaine en Gaules, il écrivit son *Indignatio*, ses *Diræ*, publiées souvent à la suite des petits poèmes virgiliens. — De ses œuvres grammaticales, nous ne possédons plus rien. *Aug. Ferd. Noekius* a publié les *Carmina* de *V. C. cum animadv.* — Voir aussi : *de V. C. vita ac poesi*, Ludov. Schopen : Bonn 1847.]

fluence de leurs modèles efféminés, ou de l'immoralité des temps, les thèmes érotiques, si peu favorables à la grande poésie, prirent incroyablement le dessus : puis on se mit à traduire et traduire encore les résumés métriques alors en faveur chez les Grecs. Cicéron s'essaye aux *Astronomiques* d'Aratus (p. 203, n. 2) ; et à la fin de notre période ou au commencement de celle suivante, *Publius Varron de l'Aude* met en latin le *Traité géographique d'Eratosthène*¹ : *Æmilius Macer* en fait autant du manuel physico-médical de *Nicandros*². Ne soyons ni surpris ni affligés de ce qu'il ait surnagé bien peu de noms dans toute la foule des poétereaux : encore ne les cite-t-on guère qu'à titre de curiosités littéraires, ou qu'à cause de la grandeur des personnages. Tel fut, par exemple, *Quintus Hortensius*, l'orateur, avec ses « cinq cent mille vers » ennuyeux autant que licencieux³ : tel encore *Lævius*, dont il est plus souvent fait mention : ses « *badi-*

¹ [V. *supra* : p. 163. — *P. Terentius Varro Atacinus* (né sur les bords de l'*Aude*, en Narbonnaise : 672-718), lettré grec et poète latin que Vell. (1, 36) met sur la même ligne que Lucrèce et Catulle. Il écrivit un poème de *Bello sequanico*, paraphrasa l'*Argonauticon* d'*Apollonius de Rhodes* (Quintil. 8, 1, 87), et copia Eratosthène, dans sa *Chorographia* ou *Ier*. Il avait laissé des satires, des élégies, des épigrammes (*Anthol. lat.* V, 48, 49). V. Wüllner, *Coment. de P. T. Varr. Atac. vita et scriptis*, Munster, 1829.). — *Erastosthènes*, de Cyrène, né vers 478, alla en Egypte et fut conservateur de la bibliothèque d'Alexandrie. Devenu aveugle et fatigué de la vie, il se laissa mourir de faim, à 80 ans (558). Il eut un immense savoir, inventa les *cercles armillaires*, le *cribrum arithmeticum*, et le premier voulut mesurer la terre par la méthode encore suivie de nos jours. Tous ses ouvrages d'astronomie, de géographie, d'histoire, de philosophie et de grammaire sont perdus, sauf de minces fragments, épars çà et là.]

² [*Æmilius Macer*, confondu souvent, et à tort, avec son homonyme, l'*Homériste*, ami d'Ovide (*Ovid. amor.* 2, 18. *Pontic.* 2, 10) : traducteur du traité en vers de *Viribus herbarum* (*Ovid. Trist.* 4, 43, Quintil. 1, 56, 87 et 6, 3, 96), il serait mort en Asie, en 738. — *Nicandros*, poète, grammairien et médecin, natif de *Claros* en Ionie (565-619). De ses nombreux ouvrages, il nous reste deux poèmes sur les *poisons et venins*, et sur les *antidotes*.]

³ [*Millia quum interea quingenta Hortensius uno...* etc. (*Catull.* 94). — Sur *Hortensius*, p. 210.]

nages d'amour » excitèrent quelque intérêt par la complication du mètre et le maniéré du tour¹. Voici venir maintenant *Gaius Helvius Cinna* († 710) avec sa petite épopée de la *Smyrna* : fort vanté par toute la coterie, il n'en atteste pas moins la dépravation du siècle, et par le choix du sujet, l'amour incestueux d'une fille pour son père, et par les neuf années même employées à polir un tel poème². Seuls, quelques rares poètes font exception : chez eux du moins on a plaisir à saluer l'originalité vraie, la sobriété et la souplesse de la forme associées au fond national et solide de la tradition républicaine et agreste. Sans parler de *Laberius* et de *Varron*, il sied ici de rappeler les noms des trois poètes du camp républicain déjà nommés ailleurs (VII, pp. 458, 464, 462 et s.), *Marcus Furius Bibaculus* (652-694), *Gaius Licinius Calvus* (672-706), et *Quintus Valerius Catullus* (667-700 environ). Sur les deux premiers, dont les écrits sont perdus, nous n'en sommes qu'aux conjectures : quant à ce qui est de *Catulle*, nous avons davantage matière à asseoir notre jugement. *Catulle*, d'ailleurs, et par le sujet et par la forme, est bien aussi de la lignée alexandrine. On trouve dans son recueil telles traductions de pièces de *Callimaque*, celles-ci encore non des meilleures, mais à coup sûr des plus obscures³.

¹ Né vers 640 ; poète médiocre, dont il reste de très-minimes fragments (v. *Weichert, poet. lat.*). Il avait publié des *Anacreontica* (*Gell.* 2, 21, 19, 9), ou *ερωτοπαίγνια* (*Auson. Cento nupt.* 13), en *iambiques dimètres*.

² *Helvius Cinna*, p. 59. — Il était des amis de *Catulle*, qui prédit l'immortalité à son poème.

*Smyrna mei Cinnæ nonam post denique mensem
Quam cæpta est, nonamque edita post hiemem...*

Smyrnam incana diu sæculo pervolvent.

(*Cat.* 94.)]

Le sujet de la *Smyrna* n'est autre, on le voit, que celui de la *Myrrha*, d'*Alliéri*.]

³ [Sic, la pièce 94, sur la *Chevelure de Bérénice* (*de coma Berenices*).

44 av. J.-C.

102-63. 82.

48. 87-54.

Catulle.

114.

Plus loin, parmi les pièces originales, on rencontre telles poésies contournées et du genre à la mode, comme les *Galliambes*, d'un art si précieux, à la louange de la *Phrygia mater* ¹. Il n'est pas jusqu'aux « *Noces de Thétis* », morceau superbe d'ailleurs, où l'auteur, en disciple fidèle des Alexandrins, n'ait été enchâsser dans le tableau principal ce hors-d'œuvre de faux goût des « *Lamentations d'Ariadne* » ². Mais laissez de côté les morceaux de facture : partout ailleurs, Catulle vous fera entendre la plainte mélodique de la vraie élégie : il vous chantera ses « *chants de fête* » tout brillants des couleurs de la poésie, et d'un mouvement quasi dramatique ³. Quoi de plus ferme et de plus fin que ses peintures de genre des cercles élégants ? Quoi de plus joli que ses récits, un peu bien sans gêne, d'aventures galantes ? On s'amuse, quoiqu'on ait, de ses bavardages légers, de ses confidences poétiques, de ses secrets d'amoureux ! Ailleurs encore, il vous dira la joyeuse vie des jeunes gens, leurs coupes pleines et leur bourse vide, les joies du voyageur et du poète, les anecdotes locales de Rome, ou plus souvent, de Vérone, et l'aimable badinage de sa coterie de familiers et d'amis ! Son Apollon ne fait pas vibrer seulement les cordes de la lyre, il porte aussi l'arc ; et la flèche ailée du sarcasme Catullien n'épargne ni le lourd artisan de vers, ni le provincial, assassin de la bonne langue : elle frappe et fait saigner surtout les puissants, les hommes par qui la liberté du peuple est mise en danger. Ses rythmes courts, ses petits vers, animés parfois de jolis refrains, attestent la perfection de l'art, sans jamais trahir un fâcheux vernis de fabrique. Le poète vous promène tour à tour des rives du Pô à celles du Nil : mais où il est incomparable et tout à fait chez lui, c'est dans la vallée du fleuve

¹ [V. la pièce 64, de *Berecynthia et Atty*.]

² [V. l'*Épithalame*, pièce 65.]

³ [V. le *Carmen seculare ad Dianam*, 35 ; *Carmen nuptiale*, 62.]

Cisalpin. L'art Alexandrin est son guide, on ne le peut nier, mais son inspiration n'en est ni moins libre ni moins personnelle. Il reste le citoyen de sa ville de province : il oppose volontiers Vérone à Rome, le loyal et franc habitant du municipe au noble sénateur de la capitale, d'ordinaire si plein de dédain pour ses amis d'un moindre monde. La Gaule Cisalpine, patrie de Catulle, était florissante encore, elle avait la verdure et la sève. Quoi d'étonnant que le poète y ait, mieux qu'ailleurs, et senti et chanté ? Les doux paysages du lac de Garde se reflètent dans ses plus jolies poésies ¹, et je ne sache pas en ces temps quel citoyen de Rome eût su écrire l'élégie *sur la mort d'un frère*, d'un accent si profond ², ou l'épithalame si franc de couleur, si honnêtement bourgeois des noces de *Manlius* et d'*Aurunculéia* ³. Quoique marchant derrière les Alexandrins, en adepte du genre à la mode et en familier de la coterie littéraire, Catulle était autre chose qu'un bon écolier parmi tant d'écoliers médiocres ou mauvais : il dépassa bientôt ses maîtres, autant que le citoyen d'une ville libre italienne dépassait le dilettante grec cosmopolite. Ne lui demandez pas pourtant les facultés créatrices éminentes, ou les hautes visées : il n'est rien qu'un poète gracieux et richement doué, il n'est pas un grand poète ; et son œuvre, comme il le dit lui-même, ne contient que « *bagatelles et enfantillages* » ⁴. Que si pourtant ses contemporains d'abord se sentirent électrisés par ses petites pièces fugitives ; que si plus tard les critiques de l'âge d'Auguste le placèrent à côté de Lucrece, comme le plus considérable des lyriques du siècle, postérité et contemporains, tous ils eurent raison, jugeant ainsi. Rome après Catulle n'a point produit de poète chez qui l'on trouve aussi complètement associés la forme et le fond

¹ [32, *Ad Sirmionem peninsulam*, cf. 36.]

² [69, *Ad Manlium*, cf. 100, *inferiæ ad fratris tumultum*.]

³ [62, *Tullix et Manlii epithalamium*.]

⁴ [*Nugæ*, 1 : et ailleurs, *ineptias*.]